Hommage à Henri Jeanneret et à Émile Depierraz

Autor(en): **Jeanneret, Pierre**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier**

Band (Jahr): **9 (1993)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

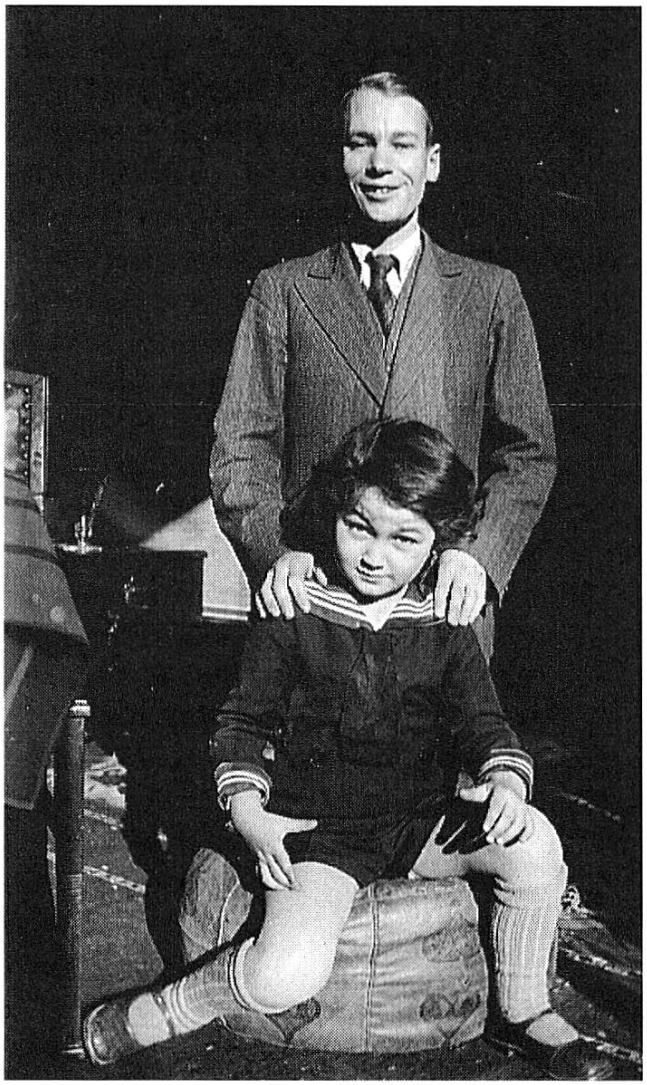
http://www.e-periodica.ch

HOMMAGE
À HENRI JEANNERET ET À EMILE DEPIERRAZ

En 1992, l'AEHMO a perdu deux de ses membres, qui figuraient certainement parmi les «doyens» de notre Association. Ceux qui ont eu le privilège de rencontrer et d'interroger *Emile Depierraz* resteront marqués par sa stupéfiante mémoire, sa lucidité, ses capacités d'analyse, et cela jusqu'à un âge très avancé. Ils garderont aussi le souvenir de l'humour et de l'élégance presque aristocratique de ce leader ouvrier au port altier qui ressemblait à un major de l'armée des Indes... Emile Depierraz joua un rôle éminent dans le Parti communiste vaudois et la lutte syndicale. Le *Dr Henri Jeanneret* fut, lui, une figure beaucoup plus discrète; ce médecin progressiste ne joua pas un rôle «politique» au sens étroit du terme. Mais l'un et l'autre incarnent, à des degrés divers, deux tendances, deux possibilités dans ce vaste éventail de théories, d'attitudes et d'actions que l'on nomme le «mouvement ouvrier». Il nous a paru légitime de leur rendre hommage et leur consacrons ici deux brèves notices biographiques. La notice sur Emile Depierraz se présente volontairement comme une «fiche» (si l'on ose encore sans rougir utiliser ce terme), dont la brièveté est sans rapport avec l'importance du personnage. Nous lui consacrerons dans un des prochains *Cahiers* une biographie politique plus approfondie.

Dr Henri Jeanneret (1912-1992)

Henri Alexandre Jeanneret naît le 18 janvier 1912 à Lausanne. Il est issu d'une famille de la bourgeoisie industrielle protestante (fabrique d'horlogerie à Saint-Imier). Son père, le Dr Maurice Jeanneret-Minkine, sera dès les années 20 une figure importante dans le Parti socialiste puis le POP vaudois. Sa mère Louba, d'origine russe, est venue faire à Lausanne ses études de médecine. Au Gymnase, Henri Jeanneret est marqué, notamment, par l'enseignement critique et iconoclaste d'Edmond Gilliard. Il pratique brillamment les échecs et le patinage artistique. Puis il entreprend des études de médecine. Ses résultats et travaux semblent lui promettre une carrière académique. Mais la position politique très engagée à gauche de son père (et peut-être aussi son ascendance juive du côté maternel) lui fermeront les portes de l'Université. Sa thèse de doctorat, *L'Influence du Chômage sur la santé des familles de chômeurs et spécialement sur celle de leurs enfants* (1936) est basée sur une recherche menée en 1935, avec l'appui du Dr Messerli, chef des Services d'hygiène de la Ville, un radical progressiste. Cet ouvrage constitue, aujourd'hui encore, un document de



Dr Henri Jeanneret et son filleul, le futur juge cantonal Philippe Abravanel (photo de famille, 18 janvier 1936)

référence pour les historiens s'intéressant aux conditions sociales à Lausanne pendant la crise. Les années d'études sont aussi les années de militantisme politique. Actif dans les Jeunesses socialistes, Henri Jeanneret dirige, sous le pseudonyme de «Toubib», les Avant-Coureurs lausannois (fondés par son père), de septembre 1929 à octobre 1932. Puis Géo Würgler reprendra le flambeau. Ce groupe d'éclaireurs ouvriers se recrute surtout dans les familles défavorisées durement frappées par la crise. Henri Jeanneret rédige entre 1929 et 1934 (notamment dans la rubrique «Coin des Jeunes» du quotidien socialiste *Le Droit du Peuple*) de très nombreux «papiers» sur la vie des A-C: ils donnent des renseignements précis sur les chants, camps de vacances, «républiques internationales» des Faucons Rouges, participations au 1er Mai, etc.

En 1932, il fait avec son père un voyage outre-Rhin. Ses «Croquis d'Allemagne» (*DdP*, 30.9-19.12.32) - écrits dans le style concis et alerte qu'il affectionne - constituent un témoignage vivant sur l'atmosphère politique et sociale dans la République de Weimar à la veille du régime nazi. De janvier 1936 au mois d'août 1937, Henri Jeanneret séjourne en Union soviétique. Il fait des travaux de recherche en physiologie expérimentale auprès du professeur Lina Stern, puis travaille à l'hôpital Botkine, à Moscou. Ce séjour lui ouvre les yeux sur la réalité soviétique. Il perçoit la dégradation du climat politique à la veille des grandes purges staliniennes. C'est en Russie qu'il commence à «perdre la foi», même s'il ne l'avouera que tardivement. Il parle couramment le russe. Jusqu'aux derniers mois de sa vie, il témoignera d'ailleurs d'une volonté infatigable d'apprendre et d'une curiosité intellectuelle toujours en éveil, dans les domaines les plus divers.

Henri Jeanneret profite de son séjour en URSS pour réaliser des «premières» et ouvrir de nouvelles routes alpines. Il parcourt le Caucase puis le Daghestan encore «sauvage» et très hostile au pouvoir soviétique (cf. cassette AEHMO: interview du 14.10.87). Passionné de montagne, il pratiquera l'alpinisme et la varappe - à côté d'autres sports - jusqu'à un âge avancé. Au moment de la scission de 1939, il reste tout naturellement fidèle au groupe (nettement majoritaire) des nicolistes. Pendant la guerre, il effectue une longue période de service comme médecin militaire complémentaire à La Lenk. Il épouse en 1944 Claire-Lise Binder, dont il aura quatre enfants.

A la fin de la guerre, il adhère au POP. Mais Henri Jeanneret n'a pas du tout le tempérament de «battant» de son père, personnalité très combative et à l'autorité un peu écrasante. Il ne se consacrera plus que marginalement à des activités politiques (il sera membre de la commission scolaire à Lausanne pendant une législature) et s'investira presque totalement dans sa profession de médecin généraliste, dans un sens progressiste. Ses patients se recrutent pour la plupart dans les quartiers modestes (Montelly) et dans le milieu des fonctionnaires (PTT, CFF), nombreux dans le quartier sous-gare. Dans les années 50, il organise l'«arbre de Noël populaire» à la Maison paroissiale de Montriond... couramment appelé dans le quartier «arbre de Noël du Dr. Jeanneret»: productions des Avant-Coureurs, film soviétique dont il fait la traduction simultanée...et allocution de circonstance du pasteur, ce qui montre son ouverture d'esprit. Il accorde des soutiens financiers répétés au Parti du Travail. Ces gestes «communistes» semblent inquiéter la police fédérale (voir sa fiche!) et même la Résidence générale française au Maroc qui, en 1951, lui refuse un visa d'entrée...

Après la mort de Maurice Jeanneret en 1953, fondateur de la COBAL, son fils Henri entre au Conseil d'administration. Il consacrera beaucoup de temps à cette importante coopérative du bâtiment, aux côtés de son ami Fernand Petit. Son enthousiasme pour l'Union soviétique va en déclinant, jusqu'à la complète désillusion. Il ne demeure au POP que par fidélité à son passé, mais ne renie en rien son idéal de justice sociale. Les dernières années, il s'ouvre aux préoccupations écologiques. Il meurt à Lausanne le 21 août 1992.

Emile Depierraz (1899-1992)

Emile Depierraz naît à Prévondavaux le 25 juillet 1899. Son père, d'origine paysanne, reprend un café à Denezy (Broye). C'est un esprit ouvert, abonné à la *Revue* radicale mais aussi à *La Libre Pensée*. La maladie de la mère est l'une des causes du déclassement que va vivre la famille, sur le chemin de la prolétarisation.

Après son Ecole de commerce (1914-1916), Emile est sans travail. Avec son père, il doit s'expatrier en France puis, en 1917, il part pour

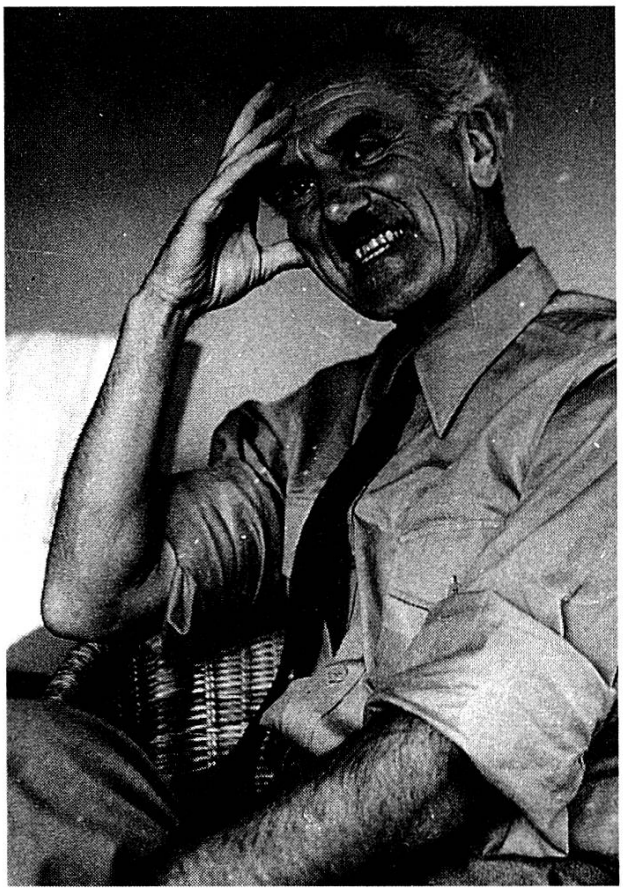
Gênes. C'est à l'étranger qu'il a ses premiers contacts avec la vie syndicale et des militants socialistes. Il prend conscience des réalités socio-économiques (listes noires, profiteurs de guerre, etc.). *Le Feu* de Barbusse lui révèle la vérité de la guerre et, comme pour toute une génération de militants, détermine son antimilitarisme. Retour en Suisse à fin 1918. Emile Depierraz et son père vivent dans la misère complète: «J'ai crevé de faim». Il accepte divers boulots pour survivre: chantier, scierie, couture, ramassage de tourbe.... La vie professionnelle de Depierraz restera très irrégulière et agitée. Chassé à maintes reprises de ses emplois, à cause de son militantisme politique et syndical, il travaillera successivement dans les bureaux des Câbleries de Cossonay, à Rolle dans la fabrique de fourneaux Armand Pahud & Cie, à *La Ménagère* entre 1928 et 1932. Entre-temps il s'est marié et a eu deux enfants. Il se séparera plus tard de sa femme.

Accaparé par ses soucis de subsistance, Depierraz n'a participé ni à la grève générale ni à la scission de 1920-21. Il adhère au *Groupe ouvrier abstinent Jean Jaurès* et organisera le «mois de la volonté révolutionnaire» (mai sans alcool!). En 1923, entrée au Parti communiste, créé par Scherrer, les Pisler, etc. Un groupuscule aux effectifs très modestes, qui vivote avant que Depierraz, par son militantisme infatigable, ne lui insuffle une nouvelle vigueur. Mais Depierraz est d'abord un syndicaliste. Toute sa vie, il sera persuadé que l'on touche surtout la classe ouvrière par l'activité syndicale sur les chantiers, dans les fabriques. Il fonde des sections de la FTMH, de la FOBB et tente d'attirer les ouvriers vers l'«opposition syndicale» communiste. Sportif, il pratique le football et la course à pied. Il lance le sport SATUS dans le canton de Vaud. Il a des contacts avec des groupes sportifs révolutionnaires comme *l'Internationale Rouge des Sports*.

L'activité politique et syndicale d'Emile Depierraz, pendant les années 20 et 30, est si foisonnante qu'elle en devient difficile à résumer. Sa vie, pendant deux décennies, se confond avec celle du mouvement ouvrier: organisation de meetings communistes, diffusion du *Drapeau rouge*, accueil de conférenciers soviétiques, fondation de clubs ouvriers culturels ou sportifs et surtout actions sociales ponctuelles dans les entreprises (par ex. contre les conditions insalubres des cuisines du Comptoir suisse, contre les «ponts volants» sur les chantiers). Il s'oppose à la fois aux sociaux-démocrates et aux «anars» (Clovis Pignat, Lucien Tronchet, Adrien Buffat). Il est l'homme-orchestre d'un petit PC local assez peu touché, semble-t-il, par les directives de la IIIe Internationale. En 1929, il participe à l'organisation de la grève des maçons.

Depuis 1928, il est encaisseur à domicile pour *La Ménagère* (aujourd'hui *Le Bon Génie*). «Travail de rêve», dira-t-il qui lui permet d'approcher les ouvriers-clients. Mais, en 1932, nouveau licenciement. Le soutien massif qu'il trouve alors l'amène à croire à la possibilité de réaliser un «Front unique» puis un «Front populaire» vaudois. Le drame du

9 novembre 1932 est suivi de bagarres à Lausanne. Depierraz est arrêté, passé à tabac dans les locaux de la police. Après 35 jours de préventive, il est condamné, avec sursis, à 3 mois de prison. Il y fera d'autres séjours: en janvier 1937 (accusé de soutien aux Républicains espagnols), en 1956. Pendant la crise et la Municipalité rouge 1934-37, Depierraz organise des comités de chômeurs et rédige *Le Front de la Faim.* Le PC connaît alors une certaine progression. 1935 est pour Depierraz une année importante. Il participe au 2e voyage d'une délégation ouvrière suisse en URSS (cf. cassette AEHMO: interview du 22.7.86). Il passe au service du PC, comme secrétaire vaudois, aux côtés de Jules Humbert-Droz, dont il restera proche. Le 30 janvier 1938, la «loi Porchet» interdit le Parti communiste dans le canton de Vaud. Depierraz est admis, mais avec méfiance, dans un PS qu'il a souvent attaqué durement.



Emile Depierraz en 1950 (photo de famille)

Pendant la guerre de 1939-45, il fait du service complémentaire comme secrétaire du commandant d'un camp pour réfugiés israélites à Caux. Il a naturellement aussi une activité clandestine (diffusion de *La Vague*, *L'Etincelle*, etc.). Il est l'un des fondateurs du Parti ouvrier et populaire au début de 1943. Mais il n'aura jamais de fonction dans le POP et ne sera jamais candidat sur une liste électorale. Il attribue cette mise à l'écart à l'hostilité (politique ou plutôt personnelle) d'André Muret. Depierraz est qualifié de «juliste» ou d'«humbertdrotiste». Il est dans la ligne de ce dernier, qui a réintégré le PSS en 1943, espérant favoriser ainsi une réunification du mouvement ouvrier suisse. Cette tentative, qui paraît un moment sur la bonne voie, a avorté dans des conditions aujourd'hui encore peu claires. Depierraz porte un jugement très sévère sur le rôle du secrétaire central Hofmaier dans cette affaire.

Après 1945, marginalisé dans le POP, Depierraz ne jouera plus jamais un rôle comparable à celui qui avait été le sien dans les années 20 et 30. Il éprouve à nouveau des difficultés à trouver un emploi sans être licencié. Il travaille successivement comme secrétaire-assistant à l'Ecole de Physique,

au Bureau vaudois d'adresses et, grâce à Samuel Chevallier, au Sport-Toto. Il prendra sa retraite en 1964. Les infirmités du grand âge ne lui sont point épargnées, mais sa compagne Daisy, dans leur maison de Concise, sait les adoucir. Actif presque jusqu'au bout, Emile Depierraz, inépuisable source de renseignements, rendra d'éminents services à l'AEHMO et aux historiens. Il meurt le 11 mars 1992.

Pierre Jeanneret